

TAHAR ZBIRI

# Les dessous d'un

L'affaire du 14 décembre 1967 n'est pas une «sédition» militaire fomentée par une poignée d'officiers «ignares» liés par des liens de parenté.

Elle n'est pas non plus la réaction de maquisards révoltés par l'entrisme envahissant des anciens de l'armée française présents dans l'ANP, comme beaucoup ont voulu le faire accroire. Elle est loin d'être une tentative de coup d'Etat déclenchée pour «assouvir des ambitions malsaines», comme le démontrera l'instruction hautement impartiale du capitaine Mohamed Touati (futur général-major de l'ANP). Elle est l'aboutissement fatal des contradictions apparues dès la venue au monde du phénomène juridico-politique appelé Conseil de la révolution.

La plus grave de ces contradictions est la présence de militaires censés, d'une part, jouer un rôle politique et, d'autre part, respecter l'obligation de réserve et la discipline. Lorsque s'exprimera une distance par rapport à la ligne tracée par l'intransigent tuteur de l'assemblée de mineurs politiques que ce dernier préside, la dynamique née des calculs, des surenchères et des entêtements conduira inéluctablement à l'épreuve de force.

L'aboutissement sanglant de décembre 1967 est la confrontation entre deux visions diamétralement opposées : la première, celle de Houari Boumediène qui veut imposer une construction des institutions inscrite dans le long terme avec lui comme unique

Par Mohamed Maârfia, moudjahed

maître d'œuvre et selon son bon vouloir. Un maître d'œuvre qui ne veut être comptable devant personne de ses choix et de ses actes. La seconde, défendue par Zbiri, propose d'abord un centralisme démocratique au niveau du directoire issu du 19 Juin, lequel devait en «référé» aboutir à doter le pays d'institutions élues en toute liberté par les Algériens, sans passer par une période de dictature dont la durée serait calquée sur la durée de l'existence de son architecte. Le temps a démontré quelles ont été les conséquences pour l'Algérie du parti-pris de Houari Boumediène.

## La tragédie de 1967

Tahar Zbiri vient de publier ses mémoires.

L'homme du 1<sup>er</sup> Novembre, le compagnon de Mustapha Ben Boulaïd, a parlé de son parcours personnel.

A l'instar de celui de beaucoup de ses compagnons, ce parcours est plein de bruit et de fureur. Zbiri a été de ces hommes qui, malgré les douleurs et les désillusions, ont porté l'espoir de leur pays jusqu'au bout. Parce qu'ils ont été à l'avant-garde, les Algériens attendent d'eux un récit, le plus fidèle possible, de ce qu'ont été ces années où le destin du pays a basculé.

Pour certains, Tahar Zbiri est l'homme qui a tenté de prendre le pouvoir par la force en décembre 1967, un putschiste malchanceux ! Pour d'autres, peut-être plus avertis, il est celui qui a eu le courage de s'opposer à la dictature et qui est allé jusqu'au bout de sa conviction.

Tahar Zbiri écrit. Il parle aussi. Ses contributions sont les bienvenues. Tant mieux pour l'Histoire. Tant mieux pour la vérité si ce qu'il dit suscite le débat !

C'est dans cette optique que nous avons sollicité Mohamed Maârfia, lequel a été au cœur des événements de décembre 1967, pour nous donner son éclairage sur leurs causes profondes, sur leur déroulement et sur les hommes qui en furent les acteurs.

Il le fait sans passion et en gardant à l'esprit — nous a-t-il assuré — ce vieil adage du terroir : «Lorsque les aînés habitent encore dans le quartier...» Ceux qui ont vécu dans leur chair la tragédie du 14 décembre 1967 apprécieront, sans aucun doute, un tel engagement pour la vérité.

H. M.

## 1. Un combattant transparent

Tahar Zbiri est un Chaoui des hautes collines de l'ouest de Souk-Ahras. Il est né au douar Oumeladain, à une coudée de Sedrata, un gros bourg enrichi par le travail des colons français. Berbère jusqu'au bout des ongles, mais acceptant et assumant l'héritage arabe ; dans sa famille, on passe du dialecte local à la langue du prophète aussi naturellement que l'est l'acte de respirer. Alors qu'il est encore enfant, sa famille déménage pour Lekberit, à proximité de la ville minière de Louenza où il y a du travail.

Son frère aîné, hadj Belgacem Zbiri, guide ses premiers pas de jeune militant de la cause indépendantiste. Mineur de fond, sa vision politique s'affine au contact des animateurs du syndicat très activiste de la mine de fer et de grands noms du mouvement indépendantiste, tels Badji Mokhtar ou Souidani Boudjemaâ. Présent le 1<sup>er</sup> novembre, il est arrêté blessé, et aussitôt jugé et condamné à mort par le tribunal des forces armées de Constantine. Il partage avec Mostefa Ben Boulaïd, pendant presque toute l'année 1955, les fers aux pieds, le cachot des condamnés à mort dans la sinistre prison du Coudiat avant de s'en évader, en compagnie de ce dernier en septembre de la même année.

Les fuyitifs se séparent dès le mur d'enceinte franchi et rejoignent, chacun de son côté, l'Aurès. Les désordres que connaît ce haut lieu de la résistance après la disparition de Ben Boulaïd, en mars 1956, le contraignent à rejoindre la région qui fut son premier tremplin, la zone de Souk-Ahras. Il arrive au bon endroit, au bon moment. Le colonel Amara Bouglez lui confie le commandement de la troisième région qui va du sud de Souk-Ahras jusqu'aux confins nord de Tébessa. Il fait du bataillon placé sous ses ordres une formation d'élite. Il refuse, en 1959, de s'engager dans l'aventure hasardeuse contre le GPRA qui conduira les colonels Aouachria, Lamouri Nouaoura et le commandant Mostafa Lakehal à la mort. Isolé par Aouachria, mis dans l'impossibilité d'exercer son commandement sur la troisième région, il se retire et se met à la disposition du ministère de la Guerre.



Tahar Zbiri.

Pressenti, il refuse de requérir contre ses anciens compagnons, tout comme il rejette l'idée de faire partie des juges qui vont les condamner, par contre, il sollicite le privilège de les défendre. Ce sera l'occasion pour lui de dire, devant le tribunal, certaines vérités au pouvoir d'alors. Son plaidoyer courageux est vain.

Le complot dit «des colonels» trouve son tragique épilogue. Le GPRA lui propose le commandement de la base de l'Est, il refuse. Mille bonnes raisons l'incitent à quitter l'atmosphère délétère de la frontière. Il demande instamment à Krim une affectation à l'intérieur. Krim accède à sa demande. Zbiri franchit les barrages fortifiés et rejoint l'Aurès.

Confronté aux conséquences des crises à répétition qu'a connues le grand massif berbère, ressentant cruellement la perte du commandant Amar Radjai, mort lors de la traversée des lignes, en butte à des entreprises subversives multiformes, Zbiri, une fois nommé chef de wilaya et colonel, réussit le remarquable tour de force de remettre de l'ordre dans cette fosse aux vents qu'était devenu l'Aurès, où celui qui n'a ni tribu ni clan ne peut s'imposer, face aux intrigues et aux zizanies, que par le courage physique ou

la sagesse. Comme il avait ces deux qualités en partage, il fut, lui «l'étranger», adopté par les rudes maquisards chaouis.

Il opère une refonte de fond en comble du commandement. Parmi les officiers promus émerge un jeune maquisard dont le calme, le courage et l'intelligence l'impressionnent : Amar Mellah, lequel jouera un rôle de premier plan lors des événements de 1967.

1962. Zbiri engage la Wilaya I des grands maquisards et des héroïques champs d'honneur aux côtés de Houari Boumediène et de Ahmed Ben Bella. L'incalculable caution morale de l'Aurès pèsera lourd dans le rapport de forces.

Prisonnier d'une dynamique dont il n'est pas le maître, Zbiri sera entraîné dans les affrontements sanglants de l'été de toutes les discordes. S'il est vrai qu'il fut sur le théâtre des combats fratricides, jamais, par contre, il ne prendra une arme. Seul, debout au milieu de la route, entre Aïn Lahdjet et Sidi Aïssa, alors que les balles sifflaient et marquaient d'impacts l'asphalte, il répétait le même mot, prémonitoire, «karitha !» «karitha !».

1963. Zbiri est commandant de l'Ecole inter-armes de Cherchell. Au contraire des autres chefs de wilaya qui refusent de quitter leur poste, il accepte sans broncher sa nouvelle affectation. C'est un combattant de l'intérieur, beaucoup plus proche par l'expérience et la sensibilité de Hassen Khatib, de Mohamed Oulhadj et de Salah Boubnider que de Boumediène, malgré les gages de 1962. Ben Bella, à la recherche d'alternative à son tête-à-tête désormais difficile avec Boumediène, nomme, sans crier gare, Zbiri chef d'état-major.

Le nouveau promu reçoit l'annonce comme un beau paquet de problèmes, plutôt qu'autre chose ! A Moscou, où il apprend qu'il a désormais un rival potentiel, Boumediène a quelques mots, mais affublés d'un nombre incalculable de points de suspension : «Ils ne sont pas logiques !» Il sait que Ben Bella vient de concocter une nouvelle tentative de division de l'armée. Il appréhende déjà ce qui en sortira...

## 2. L'homme qui venait de loin

Issu d'une famille pauvre installée dans une région marquée par les innombrables exactions des Maltais de Guelma, élevé à la dure par un père vivant d'un petit négoce de peaux, Boumediène a grandi dans la puanteur des dépouilles mal conservées des moutons, se suffisant, à longueur d'année, d'un quart de galette et d'un broc de petit lait. La pitance quotidienne de l'immense majorité des campagnards. Il en gardera une haine farouche des «bourgeois». L'effroyable répression du 8 mai 1945, et la défaite des armées arabes en Palestine marqueront d'un impact douloureux la

surface lisse, plane, terne, monotone des années de jeunesse. Ces deux traumatismes marqueront à jamais sa mémoire. Ils expliquent le côté inconconditionnel, entier, presque passionnel, de sa démarche de militant de la cause indépendantiste et, plus tard, de dirigeant politique.

L'incendie, le sang et les larmes, les râles d'agonie qui s'élevaient des fosses communes forgent sa vision cosmogonique de ce qui l'entoure. Elle est simple, manichéenne, invariable : l'existence de deux mondes que tout oppose, le sien : faible et exploité ; l'autre, violent et dominateur. Le fondement et les

constantes de sa pensée politique découleront de cette certitude.

Il vient à l'ALN par la mer. Ses détracteurs diront : «De la nuit et du brouillard.» A la fin de l'hiver 1955, dans une crique du rivage oranais, non loin du Maroc, par une aube grise, froide et pluvieuse, un bateau furtif, rempli d'armes et de munitions, accoste. Un homme grand, maigre, aux traits anguleux en descendant. Il vient d'Egypte, chaudron bouillonnant de tous les nationalismes arabes fondus, confondus, imbriqués dans une seule et tragique aspiration : la lutte armée, partout et par tous les moyens.

Le verbe brûlant de Nasser, l'écho des mausers de l'Aurès, les clameurs du Rif marocain et des foules tunisiennes font frémir toute une génération. La délégation extérieure du FLN en Egypte n'a que faire de recrues, Houari Boumediène, jeune étudiant, éconduit plusieurs fois, se jette littéralement à la mer. Il fait le maquis à l'Ouest. «Calme» d'abord, l'Oranie s'embrasera à son tour à l'instar de l'Aurès, du Nord constantinois et de la Kabylie. Il rencontre Ben M'hidi, Lotfi et surtout Boussouf. Le futur créateur du Malg remarque cet homme sérieux et taciturne.